SULITZER

Dans le cercle sacré

roman



Stock

024965956 823

DANS LE CERCLE SACRÉ

D4
2000
28699

Du même auteur

Money (Denoël, 1980).
Cash (Denoël, 1981), Prix du Livre de l'été 1981.
Fortune (Denoël, 1982).
Le Roi vert (Édition n° 1/Stock, 1983).
Popov (Édition n° 1/Olivier Orban, 1984).
Cimballi, Duel à Dallas (Édition n° 1, 1985).
Hannah (Édition n° 1/Stock, 1985).
L'Impératrice (Édition n° 1/Stock, 1986).
La Femme pressée (Édition n° 1/Stock, 1987).
Kate (Édition n° 1/Stock, 1988).
Les Routes de Pékin (Édition n° 1/Stock, 1989).
Cartel (Édition n° 1/Stock, 1990).
Tantzor (Édition n° 1/Stock, 1991).
Les Riches (Olivier Orban, 1991).
Berlin (Édition n° 1, 1992).
L'Enfant des Sept Mers (Stock, 1993).
Soleils rouges (Stock, 1994).
Le Régime Sulitzer (Michel Lafon, 1994).
Laissez-nous réussir ! (Stock/Michel Lafon, 1994).
Tête de diable (Stock, 1995).
Les Maîtres de la vie (Stock, 1995).
Le Complot des Anges (Stock, 1996).
Succès de femmes (Plon, 1996).
Le Mercenaire du Diable (Stock, 1997).
La Confession de Dina Winter (Stock, 1997).
La Femme d'affaires (Stock, 1998).

Paul-Loup Sulitzer

Dans le cercle sacré

roman

Stock

DL- 25 10 1999 44372

BnF
L&A

© 1999, Éditions Stock.

Pour Delphine.
Pour James et Édouard,
mes deux fils adorés.

« Le jour où le soleil
percera l'Oreille du vent,
un nouveau monde naîtra
de la clarté céleste. »

LITTLE WOLF.

1

Un sourire se dessina sur le visage du général Guillermo Manrique. Il alluma un havane bien souple et s'enfonça dans son fauteuil de cuir, le seul objet de luxe qu'il emportait au cours de ses bivouacs en Amazonie.

— Alors, tu es bien sûr ? demanda-t-il à l'Indien qui se tenait debout devant lui.

— Faites-moi confiance, général. Leur campement est à trois heures au nord-ouest en partant de la berge opposée du fleuve.

— Combien sont-ils ?

— Difficile à dire. Vu le nombre de baraques, une centaine.

— Et Vargas ?

— J'ai aperçu sa femme. Je sais qu'ils ne se quittent jamais.

— Tu l'as reconnue ?

— Une beauté pareille, il n'y en a pas deux dans tout le pays. C'est une Lakota, Diego Vargas en est fou.

— Parfait, fit le général. Va te reposer, Chico. Nous les surprendrons dans leur sommeil, avant l'aube. Tu as compris ce que tu dois faire ?

— Oui, général.

L'Indien sortit de la tente. Le général Manrique releva un pan de toile et observa la nuit qui tombait comme une pierre sur la jungle. Dans dix minutes, quinze au maximum, on ne verrait

plus rien. Il tira goulûment sur son cigare. Cette fois, pensa-t-il, il le tenait.

Depuis le temps que Vargas proférait des menaces contre la présidence et l'état-major... Dire qu'il avait osé s'attaquer directement à lui, Guillermo Luis Maria Manrique, un héros national, galonné et adulé, aux moustaches brossées qui plaisaient tant aux dames, l'homme de tous les combats contre les guérillas marxistes en Amérique latine : de Cuba au Salvador, du Chili au Nicaragua. Ne murmurait-on pas, dans les tavernes de la capitale, qu'il ferait un président idéal ? Que l'habit civil, malgré sa bedaine avantageuse, lui irait mieux encore que l'uniforme vert olive à épaulettes grenat ? Et voilà qu'un intellectuel utopiste s'était permis de salir son honneur en soufflant son nom au reporter de l'*Espectador* lancé sur la piste des narcotrafiquants. L'article était paru un mois plus tôt — une pleine page à la section politique —, assorti d'un éditorial de la direction, évidemment non signé, dénonçant la collusion entre l'armée et les barons de la cocaïne. C'en était trop. Un soir, à la réception donnée à sa résidence par l'ambassadeur des États-Unis, on avait jasé sur son passage. Dès le lendemain, le général avait fait abattre le journaliste en pleine rue, dans le quartier résidentiel de Bogotá. Quant à Vargas, nul ne savait à l'époque où il se cachait. En tout cas, il inondait les journaux progressistes d'informations compromettantes pour les dignitaires du régime. Il attaquait même physiquement les soldats véreux et les parrains, selon une technique qui le désignait sans erreur possible : de petites fléchettes soufflées à la sarbacane tranchaient net la carotide des victimes. La signature d'un Indien, d'un guerrier précis, furtif, insaisissable.

La nuit était tombée. Le général tourna la tête en direction du fleuve. Les cuirasses nacrées de trois hélicoptères d'assaut miroitaient dans les premiers rayons de lune. Des silhouettes s'affairaient autour des mitrailleuses et des mortiers. On entendait parler américain. Dans le faisceau lumineux des lampes-torches se découpaient les visages des tirailleurs occupés à remplir d'interminables cartouchières, qu'ils engageaient avec précision dans

les culasses chargées jusqu'à la gueule. Le Pentagone n'avait pas hésité à affréter ces appareils Apache avec leurs pilotes et un commando d'instructeurs. Car Diego Vargas n'avait pas seulement déclaré la guerre à l'État corrompu. Il menaçait aussi de divulguer le nom des membres du Congrès américain, proches de la Maison-Blanche, impliqués dans le trafic de drogue.

Le général consulta sa montre. Il était à peine 9 heures du soir.

— Emilio ! fit-il à mi-voix.

L'aide de camp se précipita, comme s'il attendait l'instant de grâce où l'homme illustre prononcerait son prénom.

— Prévenez Jack Tobbie que je l'attends ici. Vous nous ferez servir deux repas.

À cinquante ans passés, Jack Tobbie avait un corps de jeune homme, sculpté par la gymnastique et la natation. Les cheveux blancs et ras, encore mouillés après un crawl vigoureux dans l'Amazone, la raie de côté impeccablement marquée, il posa son regard bleu clair sur le général et ne put retenir un léger sourire dont son hôte ne fut pas dupe. Jack Tobbie méprisait ce gradé aux allures de Culbuto. Quelques jours avant l'opération, ses supérieurs de la CIA l'avaient contraint à faire équipe avec le général. L'agence de renseignements voulait s'assurer que le travail serait fait proprement. En clair : Diego Vargas devait être capturé, surtout pas exécuté. Il fallait le pousser dans ses retranchements, pour l'amener à livrer ses secrets. Les Américains savaient que, s'ils laissaient l'initiative au seul général, ils ne récupéreraient pas vivant ce Libertador tant recherché. Libertador, c'était le nom que les Indiens d'Amazonie lui avaient donné depuis qu'il avait mis le feu, de ses propres mains, au plus important laboratoire de cocaïne installé dans la jungle, le laboratoire des frères Fernandez qui travaillaient secrètement pour la CIA. Avec les bénéfices de la drogue, l'agence fournissait en armes lourdes la Contra du Nicaragua[1], et Jack Tobbie

1. Forces anticommunistes que les Américains soutenaient contre les sandinistes dans les années 1980.

veillait au bon déroulement des transactions. Diego Vargas l'avait mis dans une situation critique mais, bien qu'il ne connût pas son visage, Tobbie éprouvait pour Libertador une sympathie plus forte que pour ce gros plein de soupe de général.

— Asseyez-vous, fit Guillermo Manrique sans lâcher du regard l'agent américain. Vos appareils sont-ils fin prêts ?

— Ils le seront, répondit Jack Tobbie. Encore quelques réglages. Ils ont fait merveille pendant l'opération « Tempête du désert ». Vous vous souvenez de nos fameux tueurs de chars, dans les sables du Koweit ? Ce sont des modèles identiques. On a seulement renforcé le système à infrarouge pour la jungle.

— Je vois, souffla laconiquement Guillermo Manrique, qui n'entendait pas se laisser impressionner. Décollage à 5 heures du matin. Mon éclaireur indien a repéré leur campement. D'un coup d'hélice, on sera sur eux en moins de vingt minutes.

— Comment distinguerons-nous le théâtre des opérations ? demanda Jack Tobbie. Le radar nous signale les obstacles, il n'identifie pas la cible.

Le général réchauffa son cigare à la flamme d'une allumette et prit tout son temps pour répondre, comme s'il voulait montrer à l'Américain qu'il était le seul maître de la partie.

— À 5 h 15 précises, l'éclaireur et deux de mes hommes allumeront des feux autour du campement de Vargas. Un foyer au nord, un autre par sud-ouest, le dernier par sud-est. Ce sera un jeu d'enfant pour vos pilotes. Il suffira de mitrailler la surface du triangle délimitée par les flammes. Vu ?

Jack Tobbie hocha la tête d'un air sombre.

— Un souci ?

— Non. Je pensais... Si vos hommes et l'Indien ne parviennent pas à allumer les feux à temps, ou si leur présence est éventée par les gardes du Libertador...

Le général haussa les épaules.

— Impossible. Nous voulons sa peau, vous n'imaginez pas à quel point. Tous les humbles et les loqueteux que compte ce

pays le prennent pour un dieu. On n'avait jamais vu ça depuis le Che. Pourtant, je vous jure qu'il n'a rien d'un communiste barbu en béret étoilé. Il a plutôt un côté *high tech* bien propre, si vous voyez ce que je veux dire.

Jack Tobbie ne releva pas la pique.

— Vous l'avez déjà rencontré ?

— Pas personnellement, mais des témoins que nous avons interrogés à plusieurs mois d'intervalle ont décrit le même type. Un entomologiste réputé de la côte Ouest, comme vous dites chez vous, a pu lui parler toute une soirée. Le gars s'était égaré près d'un bras mal connu de l'Amazone. Il a été amené dans un campement — sans doute celui que nous détruirons demain — après une longue marche, les yeux bandés. Quand il a pu revoir la lumière du jour, il s'est trouvé face à un homme d'une trentaine d'années, aux cheveux très noirs, lissés et noués en catogan. C'était sûrement lui. Une femme magnifique était assise à ses côtés, avec un petit garçon de sept ou huit ans.

— Il a laissé repartir le scientifique ?

— Oui. C'est là que les choses se compliquent un peu. Apparemment, Diego Vargas est un de vos compatriotes, un Hispano avec du sang indien dans les veines. Son père, d'après l'entomologiste, était professeur à l'Institut des mammifères marins de Santa Monica. C'est en tout cas ce qu'il a dit ce soir-là.

— Et alors ?

— Le père de Libertador a quitté les États-Unis avec sa famille en 1972, parce qu'il ne voulait pas être envoyé combattre au Viêt-nam. Du jour au lendemain, il a renoncé à sa chaire universitaire et s'est installé avec sa famille dans un coin perdu de Colombie amazonienne, à Leticia, un village indien en pleine forêt. Il a transmis à son fils sa passion des dauphins.

— Quoi ? s'écria Tobbie.

— Vous avez bien entendu : des dauphins. Il y en a des tas dans le fleuve. C'est ce détail qui nous a mis pour la première fois sérieusement sur la piste de Vargas, à cause des fléchettes trouvées sur les corps des victimes, à Cali, à Medellín, et même à Bogotá.

Jack Tobbie fronça les sourcils. Le général attendit quelques secondes en tirant sur son cigare, vérifiant que la lenteur étudiée de ses gestes exaspérait l'Américain. Enfin, il donna l'explication :

— Sur chacune des fléchettes qui ont tranché la carotide des militaires et des trafiquants tués par Vargas, il y avait une petite incrustation représentant un dauphin.

L'agent de la CIA réfléchit :

— Cela ne me dit pas pourquoi Libertador a laissé repartir l'entomologiste.

— Disons qu'il a éprouvé de la sympathie pour ce bonhomme qui ne s'intéressait qu'aux papillons et qui lui rappelait sans doute son père.

— Vous avez sûrement raison, admit Tobbie. Qu'est-il devenu, ce père ?

— Ça, je crois qu'il faudrait demander aux anacondas, lâcha Manrique dans un bruyant éclat de rire.

Ils dînèrent, en silence, d'une cuisse de singe arrosée de vin du Chili, chacun plongé dans ses pensées. Le général proposa un verre d'*aguardiente* à l'Américain, qui déclina l'offre et s'apprêtait à se lever quand le général lui saisit le bras.

— En somme, cher ami, je ne vois pas comment notre raid pourrait échouer, sauf si vos hélicoptères ne sont pas ponctuels au rendez-vous.

— Ils le seront, assura sèchement Tobbie.

Avant de regagner sa tente, l'agent américain resta un moment près des appareils à discuter avec les pilotes. Ils pointaient le nez vers le ciel, apparemment nerveux. Le cours du fleuve créait la seule trouée visible sur des kilomètres. Tout autour, la jungle opposait aux regards son épaisseur laineuse. L'air humide lustrait la végétation, accentuant le mystère. Des oiseaux au bec en ciseaux rasaient l'eau, happaient des poissons-chats et remontaient en chandelle, comme des projectiles de ball-trap, en poussant d'étranges cris de gorge.

L'équipage échangea encore quelques mots, puis chacun partit se reposer. Tobbie attendit d'être seul avant de grimper à bord

du premier hélicoptère. Après quelques tâtonnements sur un écran à chiffres, il réussit à obtenir une tonalité.

— Agent Tobbie à Central, vous m'entendez ?

Il se représenta le parcours des ondes à travers ce lacis infini de lianes et d'arbres géants qui semblaient devoir pousser jusqu'au ciel. Au bout de quelques secondes, une voix répondit, très faible, dans le lointain. Une voix à Washington.

— Parfaitement, Tobbie, à vous.

— Stan, c'est toi ?

— Oui, mon vieux, je t'écoute.

Comme Jack Tobbie, Stan Fleming était un vétéran de la CIA. Il avait fait ses premières armes en Iran, à la chute du shah. Il s'était ensuite distingué au Panamá en perçant le double jeu du général Noriega qui travaillait un coup pour Bush, un coup pour le cartel d'Escobar. Fleming avait eu l'idée géniale de balancer des tonnes de décibels sous les fenêtres de la nonciature, où « Tête d'ananas[1] » avait trouvé asile. Après plusieurs jours et plusieurs nuits de rock'n'roll — lui qui n'aimait que la salsa —, Noriega avait fini par écouter la voix de Dieu, représenté par le nonce, Mgr Laboa, et s'était rendu. Mais Fleming n'avait pas eu le temps de savourer son succès. À peine enfermé dans une cellule de huit mètres carrés au Metropolitan Correctional Center de Miami, où il risquait une peine de deux cent dix ans de prison, Noriega déclara aux journalistes du *Los Angeles Times*, joints sur son portable, qu'il tenait Bush par les couilles. Rappelé à Langley[2] pour une promotion-sanction, Fleming avait payé l'insolence du dictateur à l'encontre du locataire de la Maison-Blanche. C'était du moins la thèse officielle de son retour au bercail. En réalité — et Tobbie le savait —, son ami en connaissait désormais trop sur les menées du gouvernement dans son arrière-cour d'Amérique centrale. Pour tuer le temps, Stan Fleming avait occupé ces

1. Surnom donné à l'ancien homme fort du Panamá.
2. Siège de la CIA.

derniers mois à découvrir la véritable identité de Diego Vargas. Il lui fallait maintenant connaître ses secrets.

— Culbuto est assez bien renseigné sur notre homme, commença Tobbie. Mais je crains qu'il le liquide sans qu'on ait pu l'entendre.

— Tu dois tout faire pour l'en empêcher, insista Fleming.

— OK, Stan. Mais les pilotes sont sous le commandement de Manrique. Je ne peux pas leur demander de saboter la mission.

Il y eut un long silence sur la ligne. De nouveau s'insinua la rumeur de la jungle, un écho sonore et profond, à travers la plus grande forêt du monde. Tobbie se revit enfant sur la plage de Big Sur, au bord du Pacifique, un coquillage contre l'oreille, guettant la respiration de l'océan.

— Écoute, Jack. Je ne suis pas sur place. À toi de trouver un moyen.

— J'ai la nuit devant moi, soupira Tobbie. Dis-moi au moins si je peux casser la tirelire.

— Tu peux, confirma la voix devenue presque inaudible.

— Compris.

— Encore un mot, Jack, ajouta Fleming.

— Oui ?

— Méfie-toi de Manrique. C'est un méchant, un vrai méchant.

Il descendit discrètement de l'Apache et salua deux militaires qui montaient la garde à bonne distance. Tobbie disposait donc de cent millions de dollars pour convaincre Diego Vargas de se rendre. Exactement le montant de la prime offerte par l'État colombien pour la capture, mort ou vif, et plutôt mort que vif, de Libertador. Si les États-Unis étaient prêts à dépenser une telle somme, c'est qu'ils tenaient Diego Vargas pour un adversaire très important. Que savait-on au juste, à Washington, qui justifiât pareil traitement ? Tobbie avait bien reçu le message : Libertador devait se tirer sain et sauf de l'assaut. Restait à savoir comment. Officiellement, la CIA prêtait main-forte à

l'armée régulière de Colombie afin de liquider ce desperado insaisissable qui gênait les trafics des personnalités les plus en vue du pays, y compris ceux de l'effroyable Manrique. Tobbie s'allongea sur son lit de camp et potassa le manuel de pilotage des hélicoptères, à la recherche d'une solution. Au bout d'une heure, soulagé, il éteignit sa lampe de poche.

— S'il est malin, songea-t-il, il s'en sortira.

2

Diego Vargas n'aimait pas ce moment où la nuit allonge les ombres. Il interrogea les hommes de garde postés aux limites les plus avancées du campement. Tout paraissait normal. Pendant ces longues années passées au cœur de la jungle, il avait appris à reconnaître le moindre cri de bête, la cavalcade des tapirs, le glissement furtif des lynx. Grâce aux Indiens qui l'avaient adopté, il connaissait les herbes qui soulagent et les poisons qui tuent, les larves comestibles, les lianes gorgées d'eau. Seules l'inquiétaient les silhouettes humaines, surtout au coucher du soleil, lorsque l'œil aux aguets transforme chaque arbre, chaque branche, chaque palme bercée par le vent du soir en menace mortelle. Vargas ressentait alors une vive douleur à la poitrine, comme un étau qui lui serrait les côtes et l'empêchait de respirer.

Un bruit de feuillage le fit tressaillir. Quelqu'un bougeait derrière son dos. Malgré l'obscurité, il reconnut Yoni et leur fils Ernesto. Ses traits se détendirent. Il observa le garçon de huit ans et de nouveau le frappa son incroyable ressemblance avec sa mère : mêmes yeux d'émeraude, même sourire interrogateur, même peau mate et duvetée sur les joues, jusqu'au minuscule grain de beauté posé au-dessus de la lèvre supérieure, qui donnait envie de l'embrasser juste là.

— Diego, je te cherchais partout.

— J'inspectais les alentours.

— Viens te coucher. Le petit a sommeil mais il ne voulait pas s'endormir avant que tu ne sois rentré.

Vargas passa les doigts dans les cheveux de son fils et entoura la taille de la belle Indienne. Il sentit vibrer sous sa main ce corps parfait qu'il ne pouvait effleurer sans ressentir un violent désir au creux du ventre.

— Tu devrais parler aux hommes, souffla Yoni. Depuis des jours tu ne dis plus rien. Il est temps de repasser à l'action. Cheng a appris que les capos de la drogue vont bientôt se réunir à Medellín. Il est question d'installer un nouveau laboratoire de cocaïne dans la jungle. Si tu te mets à hésiter...

— Je sais, interrompit Vargas. On coupe la tête du monstre et deux autres lui poussent. On liquide un narco et dix le remplacent. Les militaires impliqués dans le trafic sont devenus interchangeables. À peine a-t-on descendu le général Utrillo, voilà que cet imbécile de Manrique s'en mêle. Je me demande si nous ne faisons pas fausse route.

La voix de Vargas faiblit et des sifflements scandèrent sa respiration. Yoni reconnut les prémices d'une crise d'asthme. Elle savait que dans ces moments-là, le chef tombait au fond d'un gouffre et ne croyait plus en rien. Yoni conduisit Ernesto dans son lit, puis reparut avec une dose de camphre et une seringue.

— Pose ta tête sur mes genoux, fit-elle très doucement, détends-toi.

Vargas obéit et ferma les yeux. Elle releva la manche de sa chemise et piqua avec précision. Il sentit en même temps les lèvres de sa femme qui se posaient sur les siennes.

Ils restèrent un long moment sur le seuil de leur logement, une solide cabane de bambous comme savaient les construire les Indiens forestiers. Bâtie sur une butte, elle dominait tout le campement. De la terrasse jonchée de nattes, on embrassait d'un coup la plantation de bananiers, le champ de maïs, l'allée de caféiers qui menait à l'étang peuplé de gymnotes. Dix hectares de paix sur la carte de Colombie.

Peu à peu Vargas retrouva une respiration normale. À quelques mètres d'eux, leur fils s'était endormi.

— Je vous ai entraînés dans une drôle de vie, dit soudain Diego. Tu te souviens de nous, à Harvard, il y a presque dix ans ? Je te parlais d'un monde propre et juste, d'une vie tranquille, des dauphins qu'on protégerait. Et nous voilà les armes à la main, traqués comme des bêtes sauvages, ma tête mise à prix.

Yoni sourit.

— Tu n'es pas heureux ? Tous ces gens qui t'aiment, qui prononcent ton nom comme celui d'un sauveur, ce n'est pas ce que tu voulais, à l'époque où l'on dénonçait l'absurdité des marchés, la course folle de l'argent ? Souviens-toi de ce pauvre professeur, comment s'appelait-il ?

— James Bradlee.

— C'est ça, James Bradlee, avec son inusable nœud papillon et sa philosophie de boutiquier : jeunes gens, Wall Street est à la hausse, le dollar monte, prions et remercions ! Comme tu as pu l'agacer avec tes raisonnements sur la dette de l'Amérique latine. Tu te rappelles quand tu as dit : les prix du café s'effondrent car le Congrès refuse de soutenir les cours de l'arabica aux cotations de New York ? Alors les paysans cultivent de la coca, la blanche inonde l'Amérique et vous vous ruinez dans un vain combat contre les stupéfiants !

— Je disais ça pour te séduire, ma petite Lakota.

— Tu as réussi.

— J'avais raison de vouloir faire la révolution économique. J'aurais dû obéir à mon intuition. Au lieu de ça, j'ai déclaré la guerre à l'État, aux mafieux et aux trafiquants. Moi qui me moquais du Che et des barbus de La Havane, je n'ai réussi qu'à abattre quelques militaires sans importance. Et à présent, je dois me cacher comme un voleur. Je suis sûr que tu rêves de belles robes, de parfums, de danses, de fêtes. À l'époque où je t'ai connue, tu adorais le tango. Ton idole, c'était Carlos Gardel, je n'ai pas oublié.

La jeune femme ne put s'empêcher de sourire en lissant ses cheveux.

— Diego, je suis heureuse ainsi.

— Et Ernesto, continua Vargas, feignant de n'avoir rien entendu, c'est toi qui lui as appris à lire, mais si Cheng n'était pas là, je crois qu'il ne connaîtrait rien ni aux mathématiques, ni à la géométrie.

— Ni aux ombres chinoises, enchaîna Yoni. Justement, fit-elle avec le plus grand calme, Ernesto sait lire en espagnol et en anglais. Pour les cosinus, il a Cheng. Qui dit mieux ?

— Oui, tu as réponse à tout, ce soir ! s'exclama Diego. Pourtant ma vie est un malentendu. Je ne veux pas finir en poster pour adolescents qui considèrent un foulard rouge noué au canon d'un fusil comme l'expression de la liberté.

Vargas s'était assis et saluait d'un geste de la main plusieurs de ses hommes qui regagnaient leurs habitations.

— Eux, continua Yoni, ils te font confiance. Regarde Cheng, regarde Mourad, et Hugues, et Lancelot, et les autres, comme ce jeune de Bakou qui n'est jamais rentré chez lui malgré l'insistance de sa famille. De belles carrières les attendaient après Harvard. C'est toi qu'ils ont suivi. Cela n'a donc plus d'importance à tes yeux ?

Un silence s'installa.

Cheng, précisément, marchait dans leur direction.

— Nous parlions de toi, maugréa Diego.

— Tu es au courant du rendez-vous de Medellín ?

— Yoni m'a dit.

— Si on envoyait quatre tireurs, nos meilleurs à la sarbacane ?

Vargas parut hésiter.

— Je vais réfléchir.

Le Chinois jeta un regard inquiet à Yoni, qui lui fit signe de les laisser. Elle saisit les mains de Vargas et les serra très fort.

— En d'autres temps, tu n'aurais pas hésité. Que se passe-t-il, Diego, tu as peur ?

— J'ai peur, oui, d'avoir fait fausse route. Je croyais pouvoir préserver mes idéaux en vivant au milieu de la nature, sans

jamais me mêler à l'agitation du monde. Mais si je reste à l'écart, le monde continue à se corrompre et à se détruire, et je ne vaux pas mieux que ces prélats qui prient sans jamais se retrousser les manches. Je rêve d'une action de plus grande envergure.

— Qui t'empêche de l'entreprendre ? demanda calmement Yoni.

Vargas fixa sa femme intensément.

— Je crains de perdre mon âme, Yoni. Je voudrais toujours lire dans tes yeux que tu m'aimes et que je ne te dégoûte pas. Je sais que si je descends dans cette arène ignoble, où les intérêts tiennent lieu de sentiments, je deviendrai comme eux et tu finiras par me mépriser. Aucun homme ne peut se préserver quand il s'approche de trop près du pouvoir et de l'argent. Souviens-toi de ce qu'il est advenu d'Icare sous le soleil.

Yoni resta un moment sans parler. Puis elle se redressa.

— Écoute-moi, Diego. Dans les temps les plus anciens, le dieu de la Création a donné quelques-uns de ses pouvoirs aux femmes. C'est par elles que l'homme a appris les leçons de sagesse ainsi que les prophéties qui dessinent un destin sur le cœur de chacun, du plus humble aux valeureux chefs comme le furent Élan noir, Cochise ou Geronimo. J'ai entendu, de mes propres oreilles de petite fille, des *medecine men* et des grands sachems appeler « maître » ma grand-mère et ma mère. J'ai appris d'elles les secrets de la vision et de la spiritualité, comme les signes annonçant qu'il est temps de parler à l'homme qu'on aime, afin d'éclairer son chemin.

— Quels sont ces signes ? demanda Vargas intrigué.

Yoni sourit.

— Tu vois que la petite Lakota peut enseigner des choses à un bel Apache ! Je sens au creux de mes paumes un fourmillement, comme si de minuscules aiguilles se plantaient à la surface de mon épiderme. C'est le pouvoir du Créateur qui opère en moi. Regarde bien autour de nous. Vient un jour où les arbres dénudés sortent leurs feuilles, où les merles, qu'on ne voyait

plus, refont leurs nids dans les branches. Qui leur a dit que le printemps était de retour ? Ont-ils, eux aussi, ressenti ces picotements ? Ils obéissent à une force supérieure qui agence et ordonne le rythme de l'existence. Elle relève d'un grand mystère, elle nous enseigne comment vivre.

— Et tu connais cette force ?

Yoni hocha la tête et ouvrit ses mains.

— Regarde mes paumes.

— Elles sont toutes rouges !

— Je t'ai beaucoup observé ces jours-ci, et ce que tu m'as dit de ton découragement, je l'avais deviné. Je l'attendais même. Tu dois toujours garder à l'esprit que tu es un Indien comme je suis une Indienne. Nos pères ont souffert autrefois de leurs divisions. Ils ont succombé aux tentations mirifiques des hommes blancs et se sont entre-déchirés. Tant que nos peuples ne formaient qu'un seul peuple à l'intérieur d'un cercle sacré, ils étaient aussi invulnérables que le vent. Dans l'enceinte de ce cercle, nous étions comme l'enfant dans le ventre de sa mère. Les esprits divins veillaient sur nous et l'air béni de Woniya Wakan signifiait la présence de ce dieu clément. L'autre jour, en emmenant Ernesto à la rivière, j'ai entendu une voix très lointaine résonner en moi. Elle disait : « Qu'advient-il de ton peuple ? Quel est désormais son avenir ? Qui saura écarter le voile posé sur le temps qui va naître ? Seul un être divin et un homme élu peuvent répondre. » J'ai longuement médité ces paroles. Elles me sont apparues comme un signe que je ne pouvais immédiatement déchiffrer. Quelque temps après, la même voix m'est revenue, douce à l'oreille, comme un chant de sommeil ou une poésie. Elle disait cette fois : « Quand les hommes blancs auront à leur tour perdu tout ce qu'ils aiment, ils viendront humbles devant le fils du vent. Ils se prosterneront à ses pieds et l'imploreront avec ces mots : "Enseignez-nous la vraie vie car nous descendons de ceux qui ont détruit le monde." » Cette révélation m'a troublée. Non à cause de la scène où des Visages pâles s'abaissaient devant une « longue chevelure ». Autre chose m'a fait palpiter le cœur.

Chaque fois que j'imaginais cet Indien qui tenait les Blancs en respect, c'est ton visage que je voyais.

Yoni se tut. Vargas la regardait intensément. Il s'était mis à caresser ses cheveux sans perdre une seule de ses paroles.

— Ton temps est venu, Diego, reprit Yoni. C'est toi qui reconstruiras le cercle sacré. Il est en toi, il te protégera. Tu ne risqueras pas de perdre ton âme, même si tu mets les mains et les pieds dans la fange. Tu resteras intact, pur et fort. Et aussi longtemps que tu accompliras ton action à l'intérieur du cercle, tu n'auras pas à craindre de perdre mon amour. Je resterai à tes côtés jusqu'à l'accomplissement de la prophétie de nos anciens. Ils m'ont indiqué la voie pour que, à mon tour, je te la montre.

Les yeux fermés, Yoni se mit ensuite à ranimer le souvenir des grandes figures de son peuple, Élan noir, Ours debout, Faucon volant. Elle évoqua longuement les vertus du cercle sacré avec les mêmes mots que le chef sioux Élan noir lorsqu'il affirmait : « Tout ce que fait un Indien, il le fait dans un cercle. »

Bouleversé par ce qu'il venait d'entendre, Vargas resta silencieux, pris d'un étrange vertige. Le jeune homme s'approcha du visage mat de Yoni, le respira comme une fleur capiteuse. Il sentit ses seins frais contre sa poitrine, la peau souple de son ventre. Ils restèrent longtemps, leurs corps tendrement enlacés dans la beauté immobile de la nuit. Vargas se sentait un autre homme depuis que les profondes paroles de Yoni avaient bouleversé son regard sur le monde. Il était plus fort, plus courageux. En silence, il caressa les hanches de Yoni, convaincu que rien au monde ne serait jamais plus généreux que ce corps offert, accordé au sien.

3

Il faisait encore nuit lorsqu'un militaire vint secouer Jack Tobbie. Dans son demi-sommeil, il entendit la voix du général Guillermo Manrique qui distribuait les ordres à son aide de camp. Il se passa une serviette humide sur le visage et rejoignit la tablée où les instructeurs et les pilotes buvaient un café brûlant.

— Emilio, mon compas, mon poignard !

Le général était dans un rare état d'excitation. Son regard brillait d'une étrange lueur qui ne trompa guère l'agent américain. Comme la plupart des officiers complices des trafiquants, il avait fini par devenir leur meilleur client. Les jours de parade, la coke ne lui suffisait pas. Son haleine puait le mauvais whisky qu'il transportait dans une mignonnette, glissée dans un étui de cuir placé en évidence sur sa bedaine.

Tobbie soupira. Avec un tel cinglé, tout était à craindre. Il avait peine à croire qu'au Pentagone les rapports les plus élogieux circulaient sur Manrique, au point que la Maison-Blanche s'apprêtait à favoriser sa candidature à la tête de l'État colombien. La veille, Tobbie s'était rendu compte qu'en dépit de ses idées primaires sur Vargas, le général détenait des informations exactes à son sujet. La CIA, elle aussi, avait mené son enquête. Libertador était sans doute de nationalité américaine. D'après le bureau de Boston, il avait probablement étudié à Harvard une

dizaine d'années plus tôt. Quant aux individus qui l'accompagnaient dans la jungle, plusieurs recoupements laissaient penser qu'il s'agissait d'intellectuels brillants ayant préféré la lutte armée au cursus tranquille des *graduates* à toques et parchemins enrubannés. Vargas les avait recrutés sur le campus de l'université. On ne savait pas grand-chose sur leur compte, sauf qu'ils étaient de nationalités et de provenances différentes. Parmi eux se trouvait un ancien étudiant rescapé des massacres de la place Tien an Men. Depuis plusieurs mois, l'ambassade d'Irak à Washington s'inquiétait de la disparition de Mourad, un des petits-fils de Saddam Hussein dont le père avait été assassiné l'année précédente, à son retour d'exil. Quelques indices laissaient croire que le jeune homme avait rejoint le maquis avec Vargas. Un jeune ingénieur des pétroles, familier de la mer Caspienne, s'était lui aussi volatilisé lors d'un séjour de formation sur les chocs sismiques, à Boston. Le Kremlin était resté discret sur cette affaire depuis que l'Azerbaïdjan avait proclamé son indépendance. Mais les services de la CIA à Bakou savaient qu'une femme aux yeux clairs recevait chaque mois un courrier posté d'Amazonie colombienne qu'elle n'ouvrait jamais avant d'être rentrée chez elle et de s'être assurée que nul ne l'avait suivie.

Pour Tobbie, il importait de mettre la main sur ces hommes de l'ombre. Ils n'étaient pas communistes. À ses yeux, cette qualité les rendait encore plus dangereux.

Les pales des hélicoptères se mirent à fouetter l'air pesant de la jungle. Le général Manrique portait une tenue de brousse et suait déjà à grosses gouttes sous son chapeau à large bord. Il sortit de sa poche une petite pince d'argent et coupa l'extrémité d'un havane. Un pilote lui fit signe de ne pas l'allumer. Le général s'exécuta à contrecœur, mais respira si voluptueusement la cape de son cigare que Tobbie songea que Manrique était en manque.

— À l'heure qu'il est, l'éclaireur et son escorte doivent être en place. À nous de jouer, dit le général d'un ton fiévreux.

— OK, fit Tobbie. Vous prendrez place dans le dernier

appareil. Le pilote a reçu les instructions de vol. Rendez-vous après l'assaut.

Tobbie sentit que le militaire voulait ajouter quelque chose, mais il ne lui en laissa pas le temps. Le premier hélicoptère monta dans le ciel sombre qui commençait à peine à rosir sur les franges de la grande forêt. Les trois Apache s'élevèrent rapidement au-dessus des frondaisons et se disposèrent en triangle. L'agent américain vérifia l'emplacement de la manette dont il avait découvert l'existence en consultant le carnet technique. Il ne pouvait pas l'atteindre lui-même, car elle se trouvait à main gauche sur le tableau de bord. Tobbie comprit qu'il devait mettre le pilote dans le coup. À cet instant, l'écran chiffré sur lequel, la veille, il avait appelé Washington, se mit à clignoter.

— Je prends, dit Tobbie.

Il reconnut la voix lointaine.

— Je te reçois bien, Stan, vas-y.

— J'ai du nouveau sur notre homme. Un télégramme tombé cette nuit. Je te le lis ?

— Et comment !

— Alors voilà, d'après les informations que nous a données un certain professeur James Bradlee, retraité depuis l'an passé, il pourrait s'agir d'un de ses anciens étudiants.

— Son nom ?

— Le professeur doit retrouver ses dossiers, qui sont restés au secrétariat de Harvard. Mais il se souvient de son visage. Il dit qu'on ne peut pas oublier un regard pareil. Il paraît que le type ne prenait jamais de notes. Si Bradlee lui demandait de rappeler un point de l'exposé, il se levait pour que tous le voient bien et reprenait la leçon dans le moindre détail. Il était entouré de quelques fidèles, en particulier d'une Indienne au corps affolant, qui buvait ses paroles. Avec eux, il y avait aussi un Black fondu d'informatique, un de ces malins qui visitent les sites confidentiels et piquent ce qu'ils veulent, tu vois le genre ? D'après Bradlee, ce n'était pas un Amerloque, plutôt un Sud-Af, car il distribuait souvent des tracts à la gloire de Mandela.

— Continue.

— Rien d'autre. Juste un détail. S'il s'agit bien de Vargas, il craint la fumée plus que tout. Elle déclenche chez lui de terribles crises d'asthme.

La liaison fut coupée. Les hélicoptères approchaient de leur cible. Dans trois minutes, ils survoleraient le triangle de feu. Jack Tobbie se retourna. Plus il en apprenait sur Vargas, plus il brûlait de le tenir enfin en face de lui. Sur le côté droit, cent mètres en arrière, suivait l'appareil du général Manrique. Sur le côté gauche, à même distance, se tenait le troisième Apache. Il n'y avait plus une seconde à perdre. Les mitrailleuses placées en position de tir n'attendaient que le signal terrestre pour cracher leurs rafales.

Tobbie se décida. Il attrapa l'épaule du pilote et désigna la manette à sa gauche. L'homme le regarda avec surprise et secoua la tête en signe de refus. Tobbie se rapprocha de lui et souleva son oreillette.

— Faites ce que je vous dis, c'est un ordre. Tirez là-dessus !

Le pilote obéit. Aussitôt une sirène se déclencha tandis que des lumières violentes, rouges et bleues, illuminaient l'habitacle, donnant à l'hélico les allures d'une guirlande de Noël.

— Que se passe-t-il ? s'étrangla le général Manrique.

— Je ne comprends pas, dit son pilote. Sûrement une fausse manœuvre. Le système d'alarme s'est déclenché. On le met en marche avant les atterrissages en catastrophe.

Le général écumait de rage.

— Qu'attendez-vous pour tirer, nom de Dieu ! Feu ! Feu !

L'assaut fut de courte durée mais d'une violence inouïe. Des hommes couraient à toutes jambes puis s'immobilisaient brusquement, touchés par une salve invisible qui hachait la jungle et déchiquetait les corps. Les brasiers allumés autour du campement par l'éclaireur et son escorte commençaient à se propager. Les hélicos poursuivirent leur vol macabre au-dessus des flammes jusqu'à l'épuisement des cartouchières. En quelques minutes, des dizaines de cadavres jonchèrent le sol. Le jour se leva sur ce spectacle de mort.

Depuis longtemps, les compagnons de Vargas avaient tracé des sentiers de fuite de la largeur d'un homme, qu'ils entretenaient semaine après semaine à coups de machette. Ils prenaient soin de ne jamais dégarnir les branches supérieures, de sorte qu'il était impossible aux appareils survolant la jungle à basse altitude de détecter ces galeries végétales qu'il fallait traverser tête baissée. Mais nul n'avait prévu que le campement serait encerclé par le feu lors de l'assaut du général Manrique. Sans le vent de terre qui, ce jour-là, refoulait une épaisse fumée vers le centre du campement, tous auraient sans aucun doute déguerpi avant le claquement des balles. Le plan de Tobbie avait failli marcher. Les compagnons de Vargas s'étaient réveillés en sursaut à l'approche du bourdon hurlant et rougeoyant dans la nuit. La plupart avaient eu le temps de préparer quelques vêtements, de charger des fusils. Les premiers avaient pu s'enfuir. Mais très vite, des flammes énormes avaient empêché l'accès aux issues secrètes, au moment même où le général Guillermo Manrique ordonnait le feu à volonté.

Comme Vargas suffoquait, Yoni s'était attardée à lui préparer en hâte une piqûre de camphre. Son geste d'amour la perdit. Tandis qu'il courait droit devant lui, toussant et crachant, soutenu par ses amis Cheng et Mourad et serrant dans ses bras le petit Ernesto, des balles rasantes fauchèrent la jeune femme en pleine course à l'instant où elle allait rejoindre Diego et leur fils. Un cri déchirant retentit dans la jungle. Vargas avait hurlé si fort qu'on le crut à son tour blessé à mort. Il venait de voir en se retournant le corps inerte de Yoni. Il déposa Ernesto dans les bras de Cheng et se précipita vers elle, la souleva, lui parla doucement, caressa ses longs cheveux, baisa ses lèvres déjà exsangues. La vie l'avait quittée. Il découvrit avec horreur que dans sa chute, Yoni s'était enfoncé l'aiguille de la seringue en plein cœur. Il la retira d'un coup sec, pour rien. Brisé de chagrin, Vargas comprit que tout était fini. Il regarda les yeux émeraude fixés sur lui à jamais, et qu'il n'eut pas la force de fermer.

Une autre épreuve l'attendait. Une balle avait frôlé le crâne du petit Ernesto au moment où Cheng l'emmenait à l'abri. L'enfant saignait abondamment, il avait perdu connaissance. Deux Indiens lui bandaient la tête.

— Ils vont le transporter dans un hôpital, c'est la seule chance qu'il s'en sorte, dit Cheng. Ils connaissent des pistes sûres. Et nous, filons. Sinon, nous sommes foutus.

— Mais Yoni, sanglotait Vargas, on ne va pas la laisser comme ça. Aide-moi à l'ensevelir...

Des hommes avaient enveloppé la jeune femme dans un tissu de coton et la recouvraient d'un amas de feuilles.

— Ils seront là d'une minute à l'autre, insista le Chinois. J'ai vu leurs éclaireurs. Ils savent que nous sommes vivants. Je t'en prie, Diego, partons d'ici.

Désormais, toute sa vie, Vargas se souviendrait que dans le matin calme de l'Amazonie, un de ces matins où la jungle lui semblait un paradis terrestre, il avait dû laisser sa merveille de Yoni sur le sol cramoisi, baignant dans son sang, son regard vert figé dans sa dérisoire sépulture.

Le vacarme des hélicoptères s'estompa. Les appareils tournaient en rond au-dessus d'un véritable brasier qui rendait inutile le tir des mitrailleuses. Les Apache finirent par prendre de l'altitude. Bientôt, on n'entendit plus aucun bruit, sauf le craquement des branches dans les flammes et les plaintes des mourants. Vargas étreignit son fils inconscient et, priant pour que la mort le délivre de ce cauchemar, il attrapa la main que Cheng lui tendait.

4

L'atterrissage des Apache souleva un nuage de cendres. Les hommes restèrent à bord plusieurs minutes après l'arrêt des rotors, saisis par l'image de ce brasier géant qui avait emporté toute trace de vie. Puis il y eut le silence, un terrible silence. Tobbie espérait que Vargas et les siens avaient pu s'enfuir à temps. Il comptait que Libertador, son orgueil rabattu, serait prêt à négocier. Mais, en touchant sa proie dans ce qu'elle avait de plus cher, il ignorait qu'il venait d'attiser chez cet homme, aux penchants paisibles, un formidable besoin de vengeance.

Le général Manrique fut le premier à sauter à terre. Plusieurs soldats le suivirent, leur visage couvert d'un mouchoir imbibé d'eau de rose. Sous les épaisses fumées noires que dissipait peu à peu le soleil levant, des dizaines de cadavres se consumaient. Indifférent à l'odeur de la chair brûlée, Manrique entreprit de retourner les corps un à un. Tobbie resta à distance. C'étaient les mêmes gestes qu'au Viêt-nam, quand il avait participé aux recherches des boys *missing in action*, après l'ouverture de la piste Hô-Chi-Minh. Vingt ans déjà. Il n'avait pas oublié. Ni l'odeur de la mort. Ni les membres déchiquetés des gamins sortis des rizières, ni les restes de bras, de troncs et de pieds de ceux qui se croyaient les plus forts du monde.

Tobbie redoutait l'instant où Manrique pousserait son cri de victoire.

— Mon général, certains ont réussi à s'enfuir !

Manrique reconnut Chico, son éclaireur.

— C'est votre faute, cria-t-il en direction de l'Américain. Qu'est-ce qui a pris à votre pilote de déclencher ce cirque ? On n'est pas à Disneyland, bordel !

— Calmez-vous, général. J'ai reçu des ordres de Washington. Nous devons attraper Vargas vivant. Ces listes de noms qu'il envoie aux journaux, il les sort bien de quelque part. Il doit nous dire tout ce qu'il sait, nous donner ses réseaux, ses complices, je suis sûr qu'il en a dans le monde entier. Sinon, tout continuera, même sans lui. Un autre Libertador prendra le relais, comme chez les capos de Cali et de Medellín.

Le général Manrique eut un haut-le-cœur à l'idée qu'un autre Diego Vargas pourrait venir troubler ses ambitions de gloire nationale.

— Qui vous dit qu'en ce moment, de nouvelles révélations n'arrivent pas dans les rédactions, ou au siège de la DEA [1], ou au palais des Nations unies ? Je suis sûr qu'il vous déplairait de voir sortir au grand jour certaines affaires, ajouta Jack Tobbie d'une voix un rien menaçante.

— Par exemple ? s'écria le général en sursautant.

— Souvenez-vous du carnage au restaurant du Rio de Enero, à Cali, il y a six mois. Deux Land Cruiser stoppent devant la terrasse. Huit types sortent armés de P38 et de fusils-mitrailleurs. Il y avait là, attablés, les plus grands défenseurs de la loi d'extradition pour les trafiquants, dont le juge Pedro Sanchez. Aucun ne s'est relevé, sauf le magistrat que son code pénal a sauvé : il l'avait serré contre son cœur dans un réflexe puéril, et les balles les plus dangereuses se sont logées dans le papier bible. Il est quand même resté six heures sur le billard et on lui a enlevé quatre mètres d'intestin.

1. Drug Enforcement Administration, organisme américain chargé de la lutte antidrogue. Ses agents furent court-circuités par ceux de la CIA au moment de la poursuite contre les parrains latino-américains.

— Et alors ? s'inquiéta Manrique.

— Si Vargas se mettait en tête de révéler que les armes des tueurs provenaient de votre régiment ? Je sais ce qu'on dit à Bogotá, général. Vous avez applaudi quand le député Escobar a fait sa déclaration à la tribune : plutôt une tombe en Colombie qu'une cellule à Miami. Vous êtes de ceux qui l'ont fait élire à la Chambre. Malgré vos dénégations, je sais que vous soutenez les adversaires de l'extradition. Sachez une chose : les temps ont changé en Amérique. Le cow-boy Reagan, les magouilles de Bush avec la CIA pour détruire par tous les moyens les guérillas marxistes, c'est fini. Maintenant, on nettoie, on efface, on brûle. Quand nous aurons neutralisé Libertador, quand nous aurons récupéré les courriers à en-tête de la Maison-Blanche qui prouvent que nos dirigeants font ami-ami avec les diables de la coke, il n'y aura plus aucun compromis possible. Clinton a horreur des dealers, vous pigez ?

L'idée de voir de nouveau son nom étalé dans la presse plaisait modérément à Manrique.

— Que proposez-vous ? demanda-t-il.

— Les survivants sont sûrement dans un sale état, exposa Tobbie. Ils n'iront pas loin. On va les laisser mariner. Demain, on rallumera des feux. Si mes informations sont bonnes, le bonhomme ne supporte pas la fumée.

Manrique considéra Tobbie d'un air inquiet.

— Ils sont partis par là, indiqua Chico en désignant un étroit défilé.

— Prenez trois hommes avec vous et fouillez les alentours, ordonna le général. On a assez perdu de temps.

Manrique regagna son hélicoptère et déplia une carte de la forêt. Compas en main, il indiqua au pilote la région à survoler.

Tobbie avait l'instinct du chasseur. Les traces l'intéressaient autant que le gibier. Sur un remblai, il aperçut une maison de bambous que les flammes avaient épargnée.

Au moment de pénétrer à l'intérieur, il eut un mouvement d'hésitation. Les tempes battantes, les jambes lourdes, c'était

comme si son sang s'était changé en plomb fondu. Tobbie fut certain, en entrant dans cette maison, qu'elle avait abrité l'homme qu'il recherchait. Allait-il y trouver le cadavre de Vargas ? Le maître des lieux l'attendait-il tranquillement dans un fauteuil à bascule, le canon d'un fusil pointé vers l'encadrement de la porte, pour un remake tropical de ces vieux westerns où les héros meurent à la fin, face à face, balle contre balle ?

Une sorte de bonheur imprégnait l'endroit. Rien ne trahissait le moindre affolement, comme au moment du départ. Tout était calme, comme à l'abri du monde. Un parfum de citronnelle flottait dans une chambre d'enfant. Au plafond, un ventilateur en marche agitait légèrement la moustiquaire accrochée autour du lit. Un chapeau à fleurs écarlates, posé sur un fauteuil, annonçait une envie de lecture au soleil, ou une promenade à l'étang, pour contempler les papillons aux reflets métalliques, les nénuphars géants qui, dans cette région de démesure, pouvaient soutenir le poids d'un nouveau-né. Dans une cage ronde somnolait un perroquet. Une pendulette cerclée de vieil or grignotait le temps.

Dans la plus grande chambre, Tobbie remarqua une haute armoire faite de planches grossières de palissandre. Il ouvrit les portes. Le bois grinça. Les tiroirs débordaient de vêtements légers et multicolores, de dessous féminins, de tee-shirts d'étudiants, dont l'un portait une inscription aux couleurs de la Harvard Business School. Entre deux calicots, Tobbie effleura du doigt un objet dur aux angles vifs. C'était un cadre ancien protégé par un verre dépoli qui contenait le portrait d'un très vieux Peau-Rouge fixant droit l'objectif. Tobbie se demanda si Libertador avait cette même expression intimidante. D'après Manrique, se rappela-t-il, Vargas avait du sang indien. Un sourire amer passa sur les lèvres de l'agent américain. Il y avait une cruelle ironie à voir des appareils Apache mettre en fuite un fils de Geronimo.

Tobbie n'éprouvait aucun enthousiasme à jouer les vandales. Combien de fois, dans sa vie d'espion, avait-il connu cette situation : un domicile éventré, des secrets intimes éparpillés sur le

sol, des lettres d'amour mêlées à des dossiers confidentiels, un viol pour raison d'État. Il finit pourtant par renverser le contenu des tiroirs, fouiller les plus petits recoins, soulever les lattes du plancher. Il tomba sur la photo d'un enfant et de sa mère qui souriaient, nus, à demi plongés dans une rivière. Leur ressemblance singulière attira son attention. Il songea que le fils du Libertador n'avait que peu des traits de son père. Le garçon avait tout pris de la belle Lakota dont gisaient au sol les jupes de coton et ces bijoux de pacotille que vendent les Indiens sur les marchés des villages amazoniens, au milieu des farines de poisson et des herbes à fumer.

Sur un bureau de bois clair qui dégageait un parfum de miel, Tobbie trouva un épais cahier rouge d'où dépassaient quelques feuilles volantes. Touchait-il au but ? Il tourna les pages, le souffle suspendu. Il découvrit des dessins à la mine, des dauphins, rien que des dauphins. Il referma le cahier et respira profondément. Un instant, il eut l'étrange sensation que les habitants de la maison de bambous allaient reparaître, comme les acteurs de théâtre reviennent saluer à la fin du spectacle après avoir été tués sur scène. Cette demeure avait été une villégiature, un paradis éphémère. Pas un document ne traînait, pas une trace justifiant la présence d'un espion. D'ailleurs, peut-être Libertador gardait-il toutes ses informations en tête, à la manière du Mister Memory de son enfance, au music-hall de Broadway ?

En sortant, sur la terrasse, il eut la vision du campement qui finissait de brûler. Debout devant un Apache, sa carte d'état-major à la main, le général Manrique l'attendait, de mauvaise humeur.

— Où étiez-vous passé ? Mes hommes ont localisé Vargas. Ils sont une vingtaine, peut-être moins. Je prends cinq tireurs d'élite et ils sont à nous.

— Pas question, fit Tobbie. Rappelez-vous qu'il nous faut Vargas vivant. Dites à votre éclaireur de m'accompagner. Si je ne suis pas rentré dans quarante-huit heures, ce sera à vous de jouer. Mais pas avant. Compris ?

Manrique n'osa pas protester. Les menaces à peine voilées de Tobbie sur les informations détenues par Libertador l'avaient ébranlé. Il regarda l'agent américain dans les yeux. De son côté, Tobbie se demandait ce que le général lui cachait. Dans cette partie de poker menteur, Vargas représentait une carte maîtresse. Manrique songea que, mort, il serait peut-être plus dangereux pour lui que vivant.

— Chico ! appela-t-il.

L'éclaireur répondit aussitôt.

— Tu accompagneras M. Tobbie jusqu'à la planque de Vargas. Mais je vous préviens : quarante-huit heures, pas une de plus. J'oubliais : je doute qu'il vous sera fait bon accueil. Nous avons trouvé le cadavre d'une très belle femme aux yeux verts.

Un sourire s'était dessiné sur le visage de Manrique, le sourire d'un fou capable de tuer par plaisir ou pour un mot de travers. Tobbie ne broncha pas. Il confia son Colt 45 à un instructeur et partit sans se retourner, conscient du regard de Manrique dans son dos.

5

Le jour et la nuit qui suivirent le massacre, Diego Vargas délira. On l'avait obligé à s'allonger sur une épaisse couverture, vite inondée de sueur. Il se débattit, cogna, hurla. À trois reprises, il fallut courir le rattraper pour l'empêcher de rejoindre le campement. On lui donna des somnifères, des herbes à tuer l'angoisse. Un Indien passa à son cou un collier de turquoises aux pouvoirs apaisants. Des plaintes s'échappaient continuellement de sa bouche. Au petit matin, il finit par s'endormir. Pendant son sommeil, on l'entendit pleurer.

Quelques mois plus tard, c'est à Jack Tobbie qu'il devait raconter les deux rêves qui ne cessaient plus de le poursuivre, depuis l'aube de ce premier jour après Yoni. Le premier le ramenait à son enfance, en Arizona. Sa mère l'avait élevé dans le culte du guerrier Geronimo. À sa mort en captivité à Fort Sill, en 1909, le vieux chef avait laissé une fille de dix-sept ans, Eva. La mère de Vargas était la petite-fille d'Eva. C'est ainsi que, dès son plus jeune âge dans ses jeux, Libertador s'était identifié à cet Apache au regard sévère dont la photo serrée à l'intérieur d'un cadre en bois ne laissait pas de l'intriguer. Pour ses douze ans, sa mère avait décidé de lui faire subir la grande épreuve. Dans le Land Cruiser familial, ils avaient roulé des heures sur la route 66 jusqu'à Phoenix. Passé les motels et les vergers d'agrumes, ils s'étaient retrouvés dans le désert de Sonora. Il était midi. Le

soleil tombait droit comme une masse d'acier frappe une enclume. L'auto s'arrêta près d'un saguaro. L'enfant frémit devant ce cactus aux allures d'épouvantail, avec sa peau en accordéon.

— Bois, ordonna sa mère en tranchant l'arbre d'un coup de hachette.

L'eau avait jailli de l'arbre amputé, et l'enfant avait bu, comme un trou.

Puis elle l'avait interrompu de sa voix douce et ferme en même temps.

— Maintenant, tu vas remplir ta bouche d'eau fraîche et surtout ne pas avaler. Ne crache pas non plus. Tu courras aussi longtemps que le soleil ne sera pas descendu derrière les montagnes. Tu comprendras que tu n'as pas d'amis, sauf tes jambes, sauf tes bras, sauf ton cœur. Allez, va !

Il avait couru près de cinq heures, la gorge brûlante, les lèvres serrées sur le trésor liquide, s'empêchant de boire la moindre goutte, et surtout pas les larmes qui roulaient sur ses joues. Sa mère l'attendait sur la ligne de l'horizon. Elle recueillit dans un pot de terre le liquide héroïquement conservé par son fils, l'embrassa. Puis elle lui raconta les derniers temps de son aïeul, les concours de lasso où, à la fin, on l'exhibait. Elle lui montra d'autres photos de lui coiffé de sa parure en plumes d'apparat, l'œil éteint. Des clichés qu'il vendait dix cents à la foire de Saint Louis, sous la surveillance de six gardes dépêchés par le président des États-Unis en personne. Vargas décida que jamais il ne se laisserait photographier. « Trois ans après la mort de cet homme, l'Arizona a apporté sa quarante-huitième étoile au drapeau américain », avait dit la jeune femme.

Ce jour-là, l'enfant avait pris conscience de son sang et de son rang.

Cette course qu'il avait accomplie, dans son rêve, devenait interminable. Il traversait le lit des ruisseaux asséchés, la forêt pétrifiée, le désert peint, tous les espaces infinis de l'Amérique, terre de géants. Il se frayait un chemin entre les monolithes de

Monument Valley, glissait au bord des gorges déchiquetées du Grand Canyon, entrait dans les villages en terre, poursuivi par des bandes de pumas, de loups gris et de coyotes. Des saguaros, les bras levés vers le ciel, jalonnaient sa route ; mais s'il tentait d'y boire en tranchant leurs branches, ils se transformaient en colonnes de poussière.

Dans son autre rêve, Diego Vargas naviguait en pirogue avec son père sur un bras de l'Amazone infesté d'anacondas. Il faisait nuit noire. L'homme était musclé. À sa taille étincelaient deux poignards. Le nez de la pirogue semblait découper la jungle comme une scie de bûcheron. À voix basse, l'homme disait à l'enfant : sais-tu pourquoi j'aime tant les dauphins roses ? Diego faisait « non » de la tête. Parce qu'ils sont des rescapés, disait son père. Ceux de l'Orénoque ont disparu, ceux du fleuve Jaune aussi. Il n'y en a plus dans le Mississippi et les fanatiques du Gange leur ont mangé les yeux. Les derniers sont ici. Tu les reconnaîtras à l'oreille : je leur ai appris les premières mesures du *Concerto italien* de Bach.

Son père lui expliquait des choses difficiles à comprendre. Les trafiquants de drogue avaient installé leurs laboratoires au bord du fleuve. Ils rejetaient, dans l'eau, du poison qui tuait les dauphins. Et là où ces derniers trouvaient asile, les anacondas veillaient.

Dans le rêve de Vargas, la pirogue heurtait soudain comme un mur de lianes. La tête tendue en hauteur, la queue baignant sous un frais tapis de jacinthes sauvages, de gros boas montaient la garde, comme des tuyaux d'orgue en caoutchouc, les yeux mi-clos, le corps souple dominé par un museau renflé. Par dizaines, ils attendaient. Le vent les balançait mollement. D'autres sommeillaient, énormes rouleaux posés en couronnes sur les branches affaissées des saules. Ils surveillaient la proie qu'ils emporteraient par le fond. Il leur suffisait de se laisser tomber dessus de toute leur masse. Ils s'y prenaient de cette manière avec les caïmans, avec les dauphins. De même firent-ils avec le père de Diego.

À la fin de son rêve, le petit se retrouvait seul dans la pirogue, guidé par une force invisible jusqu'à son village où sa mère l'attendait. « Ce sont les dauphins qui t'ont ramené, murmurait-elle. Mais où est ton père ? » L'enfant essayait de se souvenir. Un ciel de serpents leur était tombé sur la tête. Au bord du fleuve, se tenait une silhouette en uniforme de camouflage comme en portent les militaires de l'école de la jungle, les amis des trafiquants, disait son père. Il ne pouvait plus la chasser de sa mémoire.

6

Vargas se réveilla en sursaut. Il était 10 heures du matin. Les rayons du soleil se cassaient dans l'épais feuillage de la forêt. Il fit le tour des visages qui l'entouraient. Cheng le regardait intensément.

— Quelqu'un voudrait te parler. Il est arrivé hier soir, fit Cheng. Il n'est pas armé.

Vargas se redressa brusquement. Un homme se tenait en retrait, les cheveux blancs et ras, une raie impeccablement marquée sur le côté. Il reconnut l'agent américain.

— Vous êtes Jack Tobbie, n'est-ce pas ?

— En effet, répondit Tobbie sans cacher sa surprise.

— Je vous connais, lâcha Libertador d'un ton énigmatique.

Il y eut un silence. Vargas ferma les yeux, les rouvrit aussitôt, comme si ce qu'il avait entrevu dans le noir était insupportable.

— C'est vous qui avez déclenché les alarmes de l'hélico ?

— C'est moi.

— Ça n'a pas servi à grand-chose, fit Vargas en détournant la tête.

— Je regrette, pour votre femme, enchaîna l'Américain.

De nouveau, le silence.

— J'ai un marché à vous proposer, reprit Tobbie. Vous pourrez commencer une nouvelle vie, dès demain.

— Qu'est-ce qu'on fait de lui ? interrompit Cheng. Tu ne vas

pas te laisser embobiner par ce fils de pute, de mèche avec Manrique ? Flinguons-le et filons. Nous sommes peut-être déjà encerclés.

— Je voudrais parler seul à seul avec vous, Libertador.

Vargas sursauta.

— Laisse-nous, Cheng, et dis aux autres de monter la garde. Je vais écouter ce qu'il a à me dire. Après, nous le tuerons.

Cheng obéit de mauvaise grâce. Vargas avait retrouvé tous ses esprits.

— Je savais bien qu'un jour où l'autre, vous traverseriez la jungle pour vous assurer de mon existence, commença-t-il. Nous nous parlerons en nous tournant le dos. N'essayez rien contre moi, mes hommes ont eu trop de mal à me tirer d'affaire pour me laisser bêtement assassiner sous leurs yeux. Et cessez de me dévisager comme une bête curieuse.

Vargas lui tourna le dos. Tobbie avait eu le temps d'apercevoir cette figure juvénile, la peau bronzée comme un havane, les yeux aussi noirs que les cheveux, l'acuité troublante du regard qui donnait à chaque mot prononcé la force d'un projectile. Il comprit en un éclair pourquoi Pablo Escobar, avant sa retraite dans la prison de Catedral sur la colline de Medellín, avait désigné cet homme comme le seul être capable de lui faire peur.

— Je voudrais..., risqua Tobbie.

— C'est moi qui commence, interrompit Vargas. Je sais pourquoi vous êtes là.

S'il avait pu assister à leur rencontre, le vieux professeur James Bradlee aurait tout de suite reconnu son ancien étudiant. La même façon d'étouffer sa voix pour retenir l'attention, la même intensité dans les yeux qui l'obligeait, lui, le spécialiste reconnu des *future markets*[1], à piocher dans ses notes la suite de ses explications, tant le regard de Vargas le déstabilisait.

— Je vais vous parler du général Guillermo Luis Maria Manrique. Il a l'air de séduire irrésistiblement vos supérieurs,

1. Marchés à terme dont Diego Vargas deviendra un maître redouté.

mais vous vous trompez lourdement sur son compte. Si les nouveaux dirigeants de l'Amérique s'obstinent à le soutenir, on assistera à un scandale plus retentissant que le Watergate et l'Irangate réunis. Vous me suivez ?

Il ne fallut pas longtemps à Jack Tobbie pour comprendre une chose : ce gamin de vingt-neuf ans possédait assez de renseignements pour ébranler la Maison-Blanche et une bonne partie de l'Amérique du Sud. Ses motivations étaient celles d'un juste : la fidélité à la mémoire de son père jeté aux anacondas par un sergent qu'il avait reconnu, des années après, sous les traits du général Manrique ; l'attachement à des dauphins mélomanes et sauveurs d'enfants.

Vargas brossait de Manrique un portrait d'une telle précision que l'agent de la CIA fulminait intérieurement contre les prétendus spécialistes de Langley, Stan Fleming compris.

La voix assourdie de Vargas poursuivait :

— Noriega et Manrique, ils étaient comme les doigts de la main. Mais Manrique est encore plus pourri, il aime encore plus les dollars que Cara de piñ[1]. Imaginez votre arrière-cour, Yankee. Ici la Colombie, et au nord l'étoile la plus septentrionale, Panamá. Un pays qui a épousé jusqu'à la forme du billet vert, voyez ce « s » paresseux qui fait saliver deux océans. Là-bas, Noriega mettait son nationalisme dans sa poche en échange de vos dollars. Mais, un beau jour, votre honorable correspondant s'est rebellé. Il en avait assez de se voir traiter d'agent double et de trafiquant dans les journaux de l'empire. Il a fini par regimber quand on lui a demandé d'entraîner les hommes de la Contra dans la zone du canal. Alors, qui a accepté de former les forces de la contre-révolution ? Ce bon, loyal et fidèle général Manrique, qui n'était alors que commandant des forces terrestres. Déjà, aux Malouines, il s'était distingué. Washington, officiellement, soutenait la Dame de fer. Mais, en sous-main, le

1. « Tête d'ananas », le surnom donné à Noriega à cause de sa face vérolée.

Pentagone craignait de perdre ses bonnes relations avec la junte argentine. Vos stratèges trouvèrent la parade. La CIA versa de grosses sommes aux forces colombiennes qui achetèrent des missiles Exocet français pour les céder aussitôt à Buenos Aires. Dans l'opération, Manrique gagna quelques galons et la confiance de vos services. Quand Noriega craqua sous les assauts des Rolling Stones et d'Elvis Presley mis en scène par vos soins, Manrique bomba le torse comme à la parade. C'est vrai qu'il avait pris goût à l'Amérique et de toute sa splendeur. On le vit à New York dans les suites à huit cent cinquante dollars du Hemsley Palace. Il raffolait aussi des croisières sur le Potomac. C'est là qu'un beau jour il rencontra Oliver North. Je ne vous lasse pas ?

— Au contraire, fit Tobbie, qui tentait de suivre l'incroyable toile d'informations tissée par Libertador au fond de la jungle.

— C'est qu'il s'est mis à aimer l'argent comme un fou, Manrique. À un certain stade, les billets n'étaient plus comptés mais pesés. Il voulait sa dose de dollars, un vrai accro. Les habitants de Bogotá se souviennent de ses premières sorties en Cadillac blanche avec klaxon à cinq tons. On se serait cru à Palerme, à l'heure où les parrains vont à la messe. Il descendait lentement de son auto, santiags de lézard aux pieds, reconnaissable à son teint de brique pilée, dans un uniforme repassé de frais. Quand il a rencontré le colonel North, il caressait déjà le rêve de diriger un jour la Colombie. Pour cela il lui fallait accomplir une action d'éclat. Ça tombait bien : North et le vice-amiral Poindexter avaient imaginé une partie de billard à trois bandes : ils vendaient des armes à l'Iran en échange de la libération des otages américains du Liban. Avec le produit des ventes, ils finançaient les contrats du Nicaragua — un énorme programme d'entraînement. Mais ils avaient besoin de sociétés-écrans pour acheminer l'argent. Les fonds transitèrent par Riyad, Brunei, Séoul et Téhéran. À l'origine, tous venaient de trois sociétés fictives créées à Barranquilla, une charmante cité de

Colombie connue pour ses œillets. Et qui fut le prête-nom bombardé à la tête de ces sociétés de paille ? Un certain Rudy Moreno, ancien pilote automobile, beau-frère de Manrique. La CIA affréta les Cessna d'une petite compagnie privée de Miami afin de livrer les armes à la Contra. Les appareils se posaient au matin sur l'aéroport de Barranquilla, s'avitaillaient, puis repartaient vers les États-Unis. Comme Manrique a horreur du gaspillage, il eut vite l'idée de charger les soutes avec de la cocaïne. La CIA prélevait sa rente au passage et fermait les yeux sur le reste de la marchandise. Avec ses sachets de poudre, votre agence achetait d'autres armes. Les trafiquants, eux, servaient les gangs, de Miami à Los Angeles. Ce cher Manrique n'est pas étranger à l'apparition du crack sur la côte Ouest.

Libertador suspendit un instant son incroyable récit.

— Ne bougez pas, lança-t-il à Tobbie, je n'ai pas fini. J'allais dire : et vous n'êtes pas étranger à la prospérité du général. À cette époque, il émargeait chez vous à deux cent mille dollars par mois. C'est à cette époque qu'il reçut une Légion d'honneur de la République française, car il était jaloux de celle décernée trois ans plus tôt à Manuel Noriega. Paris ne pouvait rien lui refuser. Il avait vendu à la France des enregistrements d'écoutes téléphoniques de l'US Army captés par une station spéciale installée au cœur de l'Amazonie colombienne.

— Il a fait ça ! s'écria Tobbie, que rien, jusqu'à présent, n'avait fait réagir.

— Parfaitement. Le Pentagone se doutait que Paris utilisait le canal de Panamá pour acheminer du matériel nucléaire en direction de Mururoa. Or je ne vous apprends rien en vous rappelant que le vieux canal est encore sous administration de votre armée jusqu'au 31 décembre 1999.

— Bien sûr, grommela Tobbie.

Depuis combien de temps étaient-ils assis dos à dos, indifférents à la fraîcheur qui tombait ? Un Indien leur servit à chacun un bol de soupe fumante. À bonne distance, Cheng et ses amis jetaient des regards inquiets en direction des deux hommes.

Hugues de Janvry, le Français de l'équipe, demanda à voix haute si Libertador n'avait pas perdu la tête après le choc causé par la mort de Yoni.

— Ne répète jamais ça, menaça Cheng. As-tu déjà vu Diego perdre le contrôle des événements ? Faisons-lui confiance, ajouta-t-il comme pour se convaincre.

Le jour perdait en intensité. On distinguait le lent balancement des palmes. À quelques kilomètres de là, le général Manrique rongeait son frein. À l'abri dans sa tente montée en hâte par son aide de camp, il venait de sniffer un rail de coke et songeait maintenant à la suite qu'il devait donner aux événements. Depuis toujours, Manrique avait été un traître doublé d'un violent. À treize ans, il possédait un petit pistolet de poing avec lequel il menaçait ses copains et même ses frères aînés. Il avait frappé à la porte de l'université de médecine, mais ses diplômes obtenus en fraude n'avaient pas convaincu les autorités de Bogotá. C'est ainsi qu'à dix-neuf ans il s'était retrouvé aspirant à l'académie militaire de Soca. Ses supérieurs qui n'avaient pas tardé à percer le personnage lui confièrent la tâche de dénoncer ceux qui, sous l'uniforme, rêvaient de révolution et prêchaient la leçon marxiste. Repéré par la CIA, il avait continué sa formation à l'école américaine des opérations de jungle, puis au Panamá, au centre de renseignements de Fort Gullick.

C'est là qu'il rencontra Noriega. Stagiaire à Fort Bragg, aux États-Unis, il avait suivi une formation intensive d'action psychologique, d'espionnage et de contre-espionnage. Comme son futur rival de Panamá, il allait passer maître dans le double jeu, aidant Medellín contre Cali, Cali contre Washington, et Washington contre Cuba, d'où il continuait cependant de recevoir, par colis spéciaux de la Présidence, les meilleurs havanes du monde accompagnés de cigarettes à papier sucré, son péché mignon avec la coke péruvienne.

Ce jour-là, Manrique se préparait à trahir une nouvelle fois. Il sortit de sa tente, huma l'air et demanda si Chico était revenu.

7

— Comment avez-vous obtenu tous ces renseignements ? S'ils savaient ça, à Langley !

Jack Tobbie se retourna et regarda la nuque de Vargas, ses cheveux noirs attachés par un ruban grenat qui, dans la nuit naissante, se fondaient à l'obscurité. Maintenant, Libertador n'était plus qu'une voix de la jungle, couverte par les cris des perroquets et des singes hurleurs.

Une voix qui hésitait.

— Si je vous réponds, je devrai vous parler de mon père.

— Je vous en prie, insista l'Américain.

— J'imagine que vos services ont un peu travaillé. Vous savez donc qu'il s'agissait d'un professeur apprécié de l'Institut des mammifères marins de Santa Monica.

— Oui, nous savons.

— Mon père avait la passion des dauphins.

— D'où les dauphins incrustés sur les fléchettes que vous lanciez dans la carotide de vos victimes, à Cali ?

— Attendez, le reprit Vargas. Vous allez trop vite. Lorsque j'étais enfant, nous allions en famille sur la plage de Big Sur.

— Par exemple ! Moi aussi, fit Tobbie.

Depuis le début, et malgré leur différence d'âge, il se sentait lié au destin de cet homme mystérieux qui semblait détenir les

secrets intimes de l'Amérique. Et voilà que Vargas s'était baigné dans les mêmes eaux que lui, dans le Pacifique...

Libertador doucha l'enthousiasme de son visiteur.

— Je ne vous y ai jamais vu.

— Ce n'était pas la même époque, répondit Tobbie simplement.

— Là-bas se promenait souvent un ancien aviateur français. J'avais treize ans, lui soixante. Il avait combattu pour la France libre pendant la Seconde Guerre. Il apprenait à jongler avec des oranges. Il commençait avec trois, puis il en ajoutait une, et encore une, poursuivit Vargas. Il échouait toujours à la sixième. Un jour que nous guettions les dauphins, mon père et moi, le vieil aviateur était là, face à l'océan. Il venait de réussir à lancer cinq oranges, mais la sixième ne voulait décidément pas entrer dans sa ronde. Alors il se retourna vers moi et me dit : on est toujours malheureux dans la vie à cause de la sixième orange. Plus tard, j'appris par mon père qu'il était aussi écrivain, mais je n'ai jamais lu aucun de ses livres traduits en américain. J'ai seulement su qu'un de ses romans les plus fameux parlait d'éléphants. Pour lui, ces vieilles bêtes symbolisaient la liberté. Un jour de novembre 1970, il avait dit à mon père que c'en était fini des éléphants, que le dernier pachyderme authentique était mort et enterré à Colombey-les-Deux-Églises, un petit village de France. Alors, en secret, je me suis mis à la recherche d'un animal de rechange pour incarner la liberté et mes rêves d'enfant. J'ai choisi le dauphin, à cause de son sourire, de ses cris de joie, de sa peau lisse qui le rend insaisissable, sauf par les anacondas.

— Vous les avez trouvés ici ? demanda Tobbie.

— Patientez encore. Mon père s'était illustré dans la lutte contre la ségrégation raciale aux côtés de Martin Luther King. On le voit au premier rang sur les photos des grandes manifestations de Memphis, une semaine avant l'assassinat du pasteur. Notre téléphone était sur écoute — déjà vos services — et la carrière universitaire paternelle cahotait. Au début, mon père enseignait la biologie à Harvard. C'est là-bas qu'il avait